

Aïn-Témouchent

La situation géographique d'Aïn-Témouchent a joué un rôle primordial dans son histoire.

L'éperon rocheux, sur lequel elle a pris naissance, domine le confluent de deux oueds parmi les premiers vallonnements qui limitent au Sud la plaine de la Sebkha d'Oran. Là se croisent de nombreuses voies naturelles et surtout le chemin le plus court d'Oran à Tlemcen.

Sur cette route la plus fréquentée de l'Ouest Oranais, à mi-chemin entre deux grandes cités et à une dizaine de kilomètres du bord de la mer, rien, dans le passé, n'a favorisé l'implantation en ces lieux d'un autre grand centre urbain.

Par contre, dès les débuts de la colonisation française, cette situation est devenue un atout majeur. Situé au milieu d'une riche région agricole, ce centre économique allait vite prospérer grâce à ce carrefour routier (et encore plus quand il devint tête de ligne de chemin de fer).

I. — UN PASSE SANS HISTOIRE

On n'a pratiquement aucun renseignement valable sur l'histoire de Témouchent avant l'arrivée des Français. Aucun événement historique ne s'y est déroulé et les ouvrages d'histoire ne font aucune mention particulière de ce qui n'a dû jamais être plus qu'un poste militaire installé sur un carrefour stratégique très fréquenté.

En outre, aucun vestige n'a été retrouvé sur le terrain pouvant témoigner de l'existence d'une importante agglomération urbaine.

Les *Berbères*, qui représentent le plus ancien peuplement connu ne nous ont laissé que leur nom du lieu (Aïn-Témouchent, en langue berbère, signifie littéralement : la source de la femelle du chacal).

On est certain du passage des *Phéniciens* parce qu'on a retrouvé quelques sépultures et des objets caractéristiques, mais le nouveau nom carthaginois *Sufat* ne semble pas correspondre à une ville étendue.

Par contre les *Romains* ont laissé (et eux seuls) des vestiges témoignant d'une installation « en dur ». De nombreuses ruines de constructions (habitations, moulins à huile) ont pu être identifiées çà et là. La mise à jour de très nombreuses sépultures, ainsi que d'objets d'art, ustensiles divers, armes et pièces de monnaies, n'a quand même pas permis de faire une étude approfondie d'autant plus que ce furent toujours des découvertes fortuites au cours de terrassements restreints. La ville actuelle étant bâtie sur le même emplacement que les constructions antiques, l'idée de fouilles étendues et systématiques n'a jamais pu être retenue.

Donc, rien ne permet de supposer qu'il y ait eu là une importante cité. L'étude des inscriptions latines trouvées sur place, comme les renseignements fournis par les historiens, tout concourt à préciser que ce ne fut qu'un poste militaire, plus ou moins fortifié et organisé, que les légions romaines ont implanté sur ce carrefour stratégique pour jalonner un de leurs « limes » : le nom latin initial de *Praesidium Sufative* le confirme suffisamment. Vers la fin de la période romaine, marquée par la *Christianisation*, le nom est devenu *Albulae* et va fournir un indice. En effet, une conférence solennelle s'est réunie à Carthage en 411 pour condamner définitivement le schisme des Donatistes. Sur la liste des 290 Evêques africains qui votèrent selon les opinions de Rome (contre 270) on retrouve entre autres le nom de « Tacanus Albulensis ». Donc *Albulae* aurait été le siège d'un Evêché. Mais aucune ruine de basilique, ni d'aucun autre édifice religieux d'ailleurs, n'y a jamais été identifiée. Et si quelques sépultures, par leurs inscriptions, ont confirmé la religion chrétienne de ceux dont elles conservaient les restes, elles ne sont pas assez nombreuses pour en déduire aussi l'existence d'une importante communauté ni a fortiori d'une grande agglomération. En passant, signalons que certaines épitaphes chrétiennes portent des patronymes dont l'étymologie semble fort éloignée du latin, tandis que les sarcophages, correspondants contenant des objets de facture berbère caractéristique. On retrouve donc à *Albulae* comme ailleurs la preuve, sinon d'un grand brassage de populations, du moins de la christianisation d'éléments autochtones.

Les *Vandales*, bien sûr, n'ont laissé aucune trace de leur passage éventuel.

Les *Byzantins* non plus n'ont laissé aucun vestige.

Et les *Arabes* pas du tout non plus. Pourtant l'invasion du Maghreb commencée en 647 et s'étendant à grand pas vers le Maroc et l'Espagne (et même plus haut...) a certainement vu très tôt le passage à Témouchent de leurs troupes armées. Mais il faut croire que c'est encore un poste militaire qui a été créé. Et ce « Ksar Senane », composé sans doute de constructions légères avec un caravansérail, n'a laissé aucune ruine ou vestige. Il est vrai que, si les Arabes ont apporté l'unité apparente par l'islamisation totale du Maghreb, ils ont introduit aussi leurs terribles rivalités des sectes et factions qui, en particulier, se disputent la succession de Mahomet. Dès lors, outre leurs actions pour asseoir leur domination sur les autochtones, ils ne vont pas cesser de guerroyer entre eux, et avec quelle férocité. Tlemcen étant l'une des principales

capitales, et la plus convoitée, de nombreuses troupes et bandes armées sont passées par Témouchent. Elles y trouvaient peut-être une halte ou un bivouac mais ne prirent pas le temps de se fixer. Et les tribus du voisinage devaient se tenir éloignées de ce centre pour rester à l'abri d'exactions toujours possibles. Ni les troupes ni les civils n'ont donc bâti d'agglomération importante et on ne retrouve aucun vestige.

Les Arabes demeurent, mais, au début du XVI^e siècle, les *Turcs* arrivent et vont dominer le pays pendant un peu plus de 300 ans, jusqu'en 1830. Ils sont conduits par les Frères Barbaresque. L'un d'eux, Aroudj, aurait trouvé la mort près d'Aïn-Témouchent au retour de Tlemcen. Cela n'empêcha pas son frère Kheireddine de poursuivre l'extension de la domination ottomane, de s'installer en maître à Alger, puis de reprendre ses fructueuses « courses » avec les Pirates Barbaresques. Entre les troupes ottomanes des pirates turcs, les guerriers arabes du roi de Tlemcen et de ses amis ou rivaux, et les soldats *espagnols* du Gouverneur d'Oran, un véritable carrousel militaire s'est déroulé à cette époque au carrefour de Témouchent. L'un des épisodes les plus sinistres reste le massacre d'une importante colonne espagnole à Chabet El Leham. (Le ravin du carnage, note Laferrière). Mais toujours aucun vestige à Aïn-Témouchent même.

Un autre souvenir, du XVIII^e siècle celui-là, est plus pacifique. Auréolée de légende, et accompagnée de superstitions diverses, la mémoire du Marabout Sidi-Saïd nous vient surtout par la tradition orale. Son tombeau situé au nord de Témouchent ne se distinguait guère d'ailleurs des autres, fort nombreux, essaimés dans la région et il fallut l'aide matérielle de colons européens pour voir se dresser d'abord une véritable « Kouba » puis une Mosquée (dont l'inauguration en 1951 se déroula dans un exceptionnel climat d'union entre toutes les communautés).

II. — NAISSANCE D'UNE CITE

Nous voilà en 1830, les Français débarquent à Sidi Ferruch mais n'exploitent leur succès que dans une perspective d'« occupation restreinte ». L'ouest oranais en particulier reste exclu, quand, les Turcs partis, le relais est pris par Abd-El-Kader. Consacré Emir par le Général Desmichels, Abd-El-Kader entre en lutte contre certains de ses nouveaux sujets récalcitrants ou contre des souverains voisins, en particulier contre le Roi de Tlemcen (ami des Français ?). Puis il reprend les hostilités contre les Français.

Tout va recommencer à Témouchent comme auparavant. Jusqu'au moment

où le Général Bugeaud, ayant fait promouvoir le programme d'occupation totale, adopte la tactique nouvelle des « colonnes mobiles ». Les Français prennent pied au carrefour stratégique de Témouchent et, en 1843, un poste militaire y est créé sous le commandement du *Capitaine Safrané* à la tête de quelques soldats du 81^e de Ligne. La mise en défense est aussitôt entreprise, une ceinture de fortification est organisée autour du poste de commandement installé à l'extrémité sud du plateau, pour surveiller les routes qui, le long des ravins, vont à Sidi-Bel-Abbès, Tlemcen, Beni-Saf et la mer.

Des combats ont lieu dans la région, mais ce n'est qu'en 1845, après un petit succès dans le voisinage, qu'Abd-El-Kader s'attaque à Témouchent. Le 28 septembre 1845, l'Emir se présente avec une troupe bien supérieure en nombre aux effectifs de la garnison réduite à 75 fantassins du 15^e Léger. Le Capitaine Safrané met en ligne les éléments du Génie qui travaillent au poste, ainsi que des civils armés pour la circonstance. Les assauts très rudes sont repoussés successivement pendant six jours. A ce moment Safrané décide d'user d'un stratagème : il fait dresser une charrie sur la crête face à l'ennemi et ordonne de concentrer le feu des fusils à partir de là. Les assaillants croyant à un tir à mitraille d'une pièce d'artillerie relâchent leur pression et envoient un émissaire. Safrané le reçoit, mais, au comble de la fureur, il retire son dentier qui le gêne. Fortement impressionné par ce fait, insolite pour lui, l'envoyé de l'Emir repart persuadé que l'officier dispose d'un pouvoir surnaturel.

Ceci tient plutôt de l'histoire anecdotique telle qu'elle fut transmise par la tradition et gravée sur une plaque de marbre en façade de la dernière maison tout en haut de la rue Pasteur près de la porte de l'école de garçons.

Une chose est absolument certaine, le siège dura jusqu'au 4 octobre 1845 quand le Général Lamoricière arriva d'Oran avec une forte colonne. Comme en beaucoup d'autres circonstances semblables, les Arabes, renseignés, s'étaient discrètement retirés pendant la nuit et ne reparurent plus. Cette courte période transitoire, si elle est enfin illustrée d'un fait militaire de caractère historique, marque le premier combat (et le dernier) qui se soit déroulé à Témouchent. Et à la gloire militaire du Capitaine Safrané elle va pouvoir permettre d'ajouter la reconnaissance de ses habitants futurs, car Safrané reste, dans la paix retrouvée, et va créer la Cité française d'Aïn-Témouchent.

III. — UNE COMMUNE DE FRANCE

Le Capitaine Safrané, créateur d'Aïn-Témouchent, reste encore quelques années et s'occupe d'organiser la vie civile. Ses successeurs, et en particulier le Capitaine Maurandry, continueront son œuvre. Et c'est ainsi que l'intérieur du camp ayant été divisé

par un quadrillage régulier de rues, une petite cité s'élève, semblable dans sa conception à toutes celles dont l'Armée d'Afrique pourra s'enorgueillir. L'installation des civils européens est assurée. Les artisans, maraîchers et commerçants, venus dès les débuts pour aider le Génie ou l'Intendance, se fixent pour la plupart. Les agriculteurs libres sont encouragés avant même que le Gouvernement Général ne distribue les lots de colonisation.

Le Décret du 26 décembre 1851 crée le Centre d'Aïn-Témouchent avec 226 feux et puis, le 27 janvier 1869, il est érigé en Commune de plein exercice. Notons que la première naissance portée sur les registres de l'état civil fut celle d'Angèle Miquel qui deviendra Mme Jules Auguste Barret. Par la suite Témouchent sera choisi comme chef-lieu de canton et... en 1955 comme chef-lieu d'arrondissement.

Si les souvenirs du Capitaine Safrané et du Capitaine Maurandry sont les seuls conservés des chefs militaires de la cité, par contre, la liste de ceux qui assumeront par la suite la charge de présider à ses destinées comprend des Commissaires-Civils remplissant les fonctions de Maire jusqu'en 1884, puis, après la réforme municipale, des Maires élus comme dans toutes les Communes de France.

Février 1869 : M. Eugène Gola.

Avril 1869 : M. Antoine Bonnafous.

Octobre 1870 : M. André Gouin.

Novembre 1871 : M. Eugène Gola.

Mai 1875 : M. Emile Larcher.

Mai 1876 : M. Louis Ducros.

Mars 1878 : M. Camille Chabaud.

Mai 1884 : M. Camille Chabaud, Maire et Hippolyte Laulagnet, 1^{er} adjoint.

Octobre 1886 : M. Victor Bacques, Maire et M. Louis Barret, puis E. Laboure, adjoint.

Octobre 1896 : M. Louis Laurent, Maire.

Mai 1900 : M. François Mary, qui restera Maire pendant dix-neuf ans avec notamment pour 1^{er} adjoint, M. Baptiste Barret.

Décembre 1919 : M. Henri Danthon, Maire, demeura aussi plus de vingt ans dans ses fonctions, avec en particulier M. Martial Milhe-Poutingon comme 1^{er} adjoint.

Avril 1941 : M. René Enjalbert, Maire.

Août 1945 : M. Henri Giroux, Maire, remplacé par M. Pierre Audouard.

Novembre 1950 : M. Henri Servieres, Maire.

Mars 1958 : M. Armand Orsero, Maire et M. Paul Villerouge, 1^{er} adjoint.

L'activité économique de la région s'accrut très vite et l'extension du Centre urbain d'Aïn-Témouchent suivit parallèlement. La ville déborda vite ses remparts (démolis en 1887) et même les limites du plateau pour aller au nord-ouest vers le faubourg Saint-André, puis à l'est vers le faubourg

Saint-Jules. Vers le nord l'extension fut toujours gênée par la gare et ses emprises. La ligne du Chemin de Fer de l'Ouest Oranais avait été initialement projetée jusqu'à Marnia et même après le déclin général du trafic ferroviaire et jusqu'à nos jours la S.N.C.F.A. ne voulut jamais se défaire des terrains réservés à cet effet.

Devant la croissance de la population et l'extension du périmètre urbain, les Municipalités successives réussirent à maintenir au meilleur niveau tous les services publics. Alimentation en eau potable, réseau d'assainissement, équipement hospitalier et sanitaire, et surtout établissements scolaires où se situe la meilleure réussite avec la scolarisation totale réalisée dès 1958 avec 101 classes primaires, plus des classes maternelles, deux C.E.G., un C.E.T., et l'annonce de la prochaine réalisation incroyablement retardée d'un lycée.

Les Administrations de l'Etat, avec leur hôtel des postes et surtout l'hôtel des finances n'étaient pas en retard, sauf peut être pour les Services de maintien de l'ordre. La caserne de Gendarmerie mobile fut inaugurée bien après le début des « événements d'Algérie ».

IV. — UN GRAND CENTRE ECONOMIQUE

Située au milieu d'une région de terres riches, à prépondérance volcanique, et que les jujubiers et palmiers nains n'avaient pas épuisées, Témouchent vit se créer autour d'elle une agriculture fort prospère. D'abord vouée aux céréales (avec deux moulins à eau, puis une minoterie moderne à cylindres et des moulins de « mouture indigène ») ainsi qu'à l'élevage, aux cultures maraîchères, quelques vergers, la floriculture même, ce fut la vigne qui assura vite l'essentiel de l'activité agricole.

Vers le carrefour un courant se créa vite, l'attrait hebdomadaire du marché du jeudi resta vivace (malgré la diminution progressive du commerce des chevaux et animaux de trait).

Les établissements de commerce de gros et de détail de tous ordres se multiplièrent. Qu'il s'agisse d'approvisionnement de consommation ou de biens d'équipement, de matériel ou de produits agricoles, on trouvait de tout à Témouchent. Les artisans de tous les corps de métier ne manquaient pas et on vit même se créer de petites industries. Les mécaniciens, qui avaient supplanté les bourelriers d'antan, étaient fort nombreux. D'importantes entreprises de travaux publics ou de maçonnerie employaient un personnel nombreux. Des banques assuraient la circulation des espèces.

Le milieu agricole s'organisa lui-même. Venu comme expert dans la lutte contre le phylloxera, M. Alfred Dutruel, après le Syndicat Agricole, fit avec M. René Enjalbert, aboutir la réalisation des Associations Agricoles. Fervents de la Coopération agricole, ils firent créer autour de la Maison du Colon (avec tous ses services : crédit, assurances, coopérative d'achats puis

assurances sociales), un ensemble complet d'établissements modernes : une Coopérative de Céréales avec d'importants docks-silos, une Cave coopérative et surtout une Distillerie coopérative considérable. On leur doit aussi la création d'une Ecole d'Agriculture avec ferme modèle.

Les habitants d'alentour vinrent aussi à Témouchent pour ses médecins, ses pharmaciens, dentistes et sages-femmes. Les librairies étaient fréquentées, et si les activités culturelles locales semblaient décliner c'est surtout quand les moyens de communications plus rapides et plus faciles permirent d'aller trouver à Oran des distractions de meilleur choix.

Pourtant à la belle époque surtout, les conférences et concerts étaient fréquents, les tournées théâtrales ou de variétés trop rares étaient bien suppléées par des divertissements d'amateurs fort réussis. Tel du moins était l'avis du chroniqueur du journal local. Car chaque jeudi « la Gazette » venait répandre les nouvelles qui enchassaient l'impertinente « Silhouette » où chacun s'efforçait de reconnaître la personnalité visée par la malicieuse « Violette » du moment, ou le « Lys » parfois féroce.

Les cafés étaient fort nombreux (33 en 1958 sans compter le Cercle Civil dont le nom perpétuait la distinction initiale avec le lieu de réunion des officiers des origines de la ville). Il y eut trois cinémas, un skating. Le tourisme ne pouvait être florissant et les hôtels peu nombreux, avec ou sans restaurant, ne prirent guère d'extension.

Donc parti du néant en 1843, le Centre d'Ain-Témouchent est devenu par le miracle économique de la Colonisation française une véritable petite ville. Et lorsqu'en 1955, après qu'on eut déjoué les manœuvres qui voulaient rattacher l'arrondissement prévu à un futur département de Tlemcen, l'installation d'une sous-préfecture n'apporta aucun avantage particulier et n'eut pas le temps d'y créer les inconvénients traditionnellement reprochés à ces chefs-lieux. Car les efforts continus de ses habitants comme de ceux de la région persistaient à donner la primauté aux tâches économiques. Ils devaient à leur travail le plein épanouissement de leur ville et préparaient son avenir sur la même lancée.

V. — QUELQUES SOUVENIRS

De la période qui va jusqu'à 1914 et qui englobe la Belle Epoque on nous

BIJOUTERIE - HORLOGERIE - ORFÈVRE

Emile MONTESINOS

06 NICE 4, Rue Maréchal-Joffre
Tél. 80.43.18

vous accueillera, avec grand plaisir, comme à Oran, rue d'Alsace-Lorraine et rue d'Arzew, dans une ambiance bien de chez nous, pour vous guider et vous conseiller à l'occasion d'heureux événements.

a transmis des souvenirs attendris, laissant dans l'ombre tous les soucis et tracasseries. Ajoutons y ceux des nouvelles générations pour faire un petit salmigondis excluant toute chronologie ou toute préséance, sauf pour le spirituel.

Les trois Communautés religieuses principales vivaient leur vie spirituelle propre dans un respect réciproque. Le Grand Temple israélite comme l'Eglise paroissiale dédiée à Saint-Laurent ou les Mosquées recevaient leurs fidèles respectifs en des jours de culte échelonnés dans la semaine, mais le reste du temps chacun vivait sa vie intérieure et l'on n'a pas le souvenir de heurts sérieux sinon verbaux et le plus souvent masquant des griefs très personnels quand ils n'étaient sordides. Les Israélites allaient chaque année participer aux Fêtes du Raab à Tlemcen, les Chrétiens « faisaient la mouna » à Pâques au Moulin Bonnafous ou au Pont-de-Saboun, ou allaient à Santa-Cruz pour l'Ascension, quelques musulmans allaient à La Mecque. C'était une coexistence très pacifique dans l'ensemble, coexistence qui se manifesta de façon éclatante à l'occasion d'un événement que tous ceux qui ont atteint ou dépassé la soixantaine ne peuvent oublier. Avant la guerre 14-18 arriva à l'hôpital un jeune interne originaire de l'Aude, il s'appelait Victor Servièrès. La guerre finie, ce jeune médecin, après quelques mois passés à Aïn El Arba et Lourmel, s'installa à Témouchent. Peu de temps après le typhus se mit à faire des ravages dans la région et l'on vit le Dr Servièrès allant porter ses soins, de jour comme de nuit, de maison en maison, de ferme en douar. Ni la contagion, ni la fatigue ne l'arrêtaient, il alla jusqu'au bout de son devoir et il mourut alors que le typhus était vaincu : il n'avait pas quarante ans. L'événement ce furent ses obsèques : toutes les communautés y assistaient, innombrables, venues de tous les environs et de plus loin, unies dans une même ferveur, une même émotion, dans un même sentiment de gratitude.



Les galas de bienfaisance des nombreuses sociétés attiraient un public nombreux, surtout jusqu'à l'entre-deux-guerres : bals ou spectacles d'amateurs dont les dernières manifestations étaient données par les Anciens Elèves et surtout pour la Fête annuelle des écoles au Théâtre de Verdure du jardin public.

Les conférences et autres manifestations culturelles perdirent de leur périodicité, nous l'avons déjà dit, à cause de la proximité d'Oran. La musique était arrivée à un développement notable et on se souvient de concerts fort brillants, mais, malgré toutes les bonnes volontés, la Lyre Témouchennoise ne put maintenir le niveau quand elle perdit son âme avec le dernier

survivant à Témouchent de la lignée musicienne des Verdu.

Enfin les actualités sportives. Depuis le sport hippique, tombé en désuétude, et dont l'hippodrome, après un long sommeil, fut repris pour un aérodrome fort actif pour l'aviation d'amateurs, et la gymnastique, en déclin elle aussi, les sports d'équipe firent prime.

Bien sûr les boulomanes renvoyés de terrains vagues en terrains vagues avaient fini par être chez eux en 1954. Le tennis avait d'excellents adeptes mais peu nombreux. Le fonctionnement d'une piscine publique se heurtait à des obstacles insurmontables comme d'ailleurs les bals publics en plein air.

Ce furent le basket-ball (qui aligna des équipes de premier ordre), et surtout le football qui attirèrent les foules. Après avoir acquis une réputation méritée par ses joueurs locaux dont certains firent une brillante carrière, l'U.S.S.C.T. changea de formule pour, grâce au mécénat, se renforcer d'appoints extérieurs et enlever la Coupe d'Afrique du Nord. Ce qui justifia amplement la réalisation d'un stade municipal avec de magnifiques tribunes couvertes.

Enfin pour s'attendrir un peu évoquons le souvenir des carnavaux d'antan qui ne manquaient pas de se prolonger jusqu'à la fête de l'enterrement de la Sardine le jour des Cendres, pittoresque coutume du « Levante » espagnol. Egalement ces fêtes de printemps avec ses corsos fleuris. Et surtout les festivités du 14 Juillet avec le grand bal public sur la place de la Mairie et son superbe feu d'artifices.

Et les vacances à la plage d'Oued-Hallouf avec sa fête du 15 août.

O notre pays perdu ! si ton passé fut sans histoire, toute ton histoire récente, pour nous, retourne au passé. Pardonne nous si nous ne pouvons pas exprimer mieux l'image que nous en avons gardé. C'est que notre amour vit dans la tristesse de la séparation.

ENTREPRENEURS DU BATIMENT

Matériel de Sécurité Obligatoire

- Ceintures de sécurité en nylon
- Casques de protection
- Pharmacies de chantiers
- Stop-chutes perfectionnés
- Cordages en polypropylène tous diamètres

FABRICATION ALLEMANDE
de Qualité Supérieure

PRIX SANS CONCURRENCE

LIVRAISON GRATUITE A DOMICILE
Ecrivez en exposant vos problèmes à

Gilbert GILLES - 41 Villefrancœur
qui vous conseillera utilement

...